

sur le globe entier, où le sélectionnisme est introduit dans la législation américaine sous ses formes les plus difficiles à accepter, j'assiste à ces vaines tentatives, j'ai plutôt pitié des pauvres arriérés qui dans leur ignorance essaient d'arrêter la mer montante avec de petits pâtés de sable!

**La Genèse des grands hommes d'Odin.** — Parmi les livres publiés depuis les *Sélections sociales*, et qui se rapportent à l'anthroposociologie, il en est un qui me paraît mériter les honneurs d'une étude spéciale, c'est la *Genèse des grands hommes* d'Odin (Paris, Welter, 1897). L'auteur, professeur à l'Université de Sofia, est mort aussitôt après l'impression de son travail, qui malgré sa valeur, est passé presque inaperçu.

Il faut louer Odin d'avoir compris que les événements historiques sont soumis à des lois d'une complexité extrême mais n'échappent pas à la nécessité d'un déterminisme absolu, ou qui paraît absolu, thèse nécessaire si l'on rejette l'intervention du surnaturel dans les actes de l'homme. Il n'y a pas d'exception, mais seulement des cas qui ne sont point identiques. Dans ces conditions, et dans ces conditions seulement l'histoire peut faire l'objet d'une science véritable. Marxiste, Odin fut trop dominé par la conception économique de l'histoire, chère à Marx et à Engels. Il tomba par suite dans les excès de simplisme de ses devanciers de l'école historique matérialiste, que je préférerais appeler moniste s'il ne convenait de respecter l'usage adopté, et de réserver ce dernier nom à une école déterministe plus large, reconnaissant en dehors des causes économiques d'autres causes en nombre infini, parmi lesquelles celles qui résultent de la nature même de l'homme, de la race et de l'hérédité, jouent un rôle plus considérable encore. Pour que le gland devienne un chêne, il faut un sol favorable, l'intervention de la chaleur et celle de l'eau, mais il faut d'abord qu'il porte en lui la force de l'hérédité.

Dans sa *Genèse*, Odin recherche les causes qui ont déterminé la production des hommes de lettres, et surtout des écrivains de génie. Il étudie les différentes conditions d'hérédité et de milieu. Il attribue au milieu éducateur la plus grande influence, et une influence secondaire aux milieux sociaux et économiques. Pour lui, l'énorme inégalité des classes au point de vue de la production des hommes de lettres, déjà constatée pour les savants par de Candolle, provient surtout de ce que certaines classes sont plus à portée, par leurs habitudes urbaines, leur aisance, leur éducation habituelle, de donner à leurs enfants la culture sans laquelle le plus grand génie ne peut devenir ni un savant ni un lettré. Certaines choses l'embarrassent, par exemple le peu de fécondité de la classe bourgeoise en hommes de lettres, et il s'en tire par des explications sans valeur.

Ce n'est pas qu'Odin méconnaisse l'influence de la race anthropologique. Il n'est pas loin d'admettre que cette influence est très grande dans la formation des classes, et agit ainsi d'une manière indirecte sur la production des hommes de lettres, mais il n'a aucune notion des travaux postérieurs à ceux de Galton et de Candolle, sauf peut-être quelques généralités rencontrées dans des mémoires récents de Fouillée. Cette indépendance absolue des recherches d'Odin donne un bien plus grand prix aux résultats de ses statistiques, exposées avec une belle netteté dans tout un second volume de tableaux, de diagrammes et de cartes, qui constituent un modèle à ce genre de recherches.

Odin arrive à constater que l'immense majorité des hommes de lettres est née dans les centres urbains, ou dans les châteaux, que les villes universitaires sont d'une fécondité remarquable, et que les classes les plus fécondes sont la noblesse et la robe, puis les professions libérales, la bourgeoisie ne



produisant guère plus de lettrés que la main d'œuvre. En somme, les hommes de lettres sortent surtout, pour ne pas dire d'une manière presque exclusive, des milieux où nous avons vu l'indice plus faible et le crâne plus volumineux.

Je vais analyser les principaux documents contenus dans le second volume de la *Genèse*, celui qui survivra, je ne dis pas seulement au premier, dont la doctrine est parfois faible, mais à tous les travaux de même nature exécutés jusqu'ici.

La carte de la fécondité des départements en gens de lettres (pl. VIII), nous montre la région féconde limitée au sud par une ligne allant de Coutances à Genève. C'est la partie la plus aryenne de la France. Il n'y a que deux exceptions correspondant l'une au massif vosgien, l'autre à ce que l'on a nommé la Suisse normande, deux contrées où l'indice varie entre 85 et 88. Au sud de la ligne, nous ne trouvons de contrées fécondes que sur le littoral de la Méditerranée, de Narbonne à Marseille, autour de Toulouse, de Lyon et de Bordeaux, centres urbains de grande importance qui ont toujours concentré une proportion anormale d'éléments sélectionnés. Genève forme un centre artificiel très important, dû à la présence des réfugiés protestants. La carte correspond, d'une manière générale, à la carte anthropologique de la France, telle qu'elle a été dans les siècles passés, plutôt qu'à celle de nos jours. Les données actuelles de l'anthropogéographie permettent aussi de résoudre certaines difficultés insolubles pour l'auteur. Odin se demande ainsi pourquoi la partie féconde des Côtes-du-Nord est la partie française, et pourquoi dans le Morbihan c'est l'inverse. C'est que dans le premier département, c'est la partie française de langue qui est dolicho-blonde (Dinan), et inversement dans l'autre. Odin a donc tort d'en conclure, t. I, p. 469, que la race n'y est pour rien : encore une fois la langue ne fait pas la race.

Le tableau XX et le diagramme XIV nous montrent que les gens de lettres de talent protestants font, à l'origine, un tiers de l'ensemble, et encore 8 ou 9 0/0 à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à un moment où il ne restait presque plus de protestants en France. L'auteur a d'ailleurs su remarquer que cette supériorité était due en partie à ce que les protestants étaient en proportion infiniment plus forte dans les classes élevées, comme ils le sont encore, et aussi les Juifs.

Le tableau XXVI, le diagramme XVII et la carte XVIII illustrent d'une manière remarquable le fait que l'immense majorité des hommes de lettres sont nés dans les chefs-lieux.

Les tableaux XXX à XXXIII, et les graphiques XXII à XXIV sont consacrés à l'exposition de la fécondité relative des classes sociales en hommes de lettres. Ils méritent une étude détaillée.

Le graphique XXIV nous montre la proportion de gens de lettres de talent relativement à la population totale de chaque classe, pour la France, la Suisse romande et la Belgique. Si la qualité d'homme de lettres en général peut être due à l'action du milieu, à l'imitation, il n'en est pas de même du talent. On l'apporte en naissant. La noblesse a fourni en chiffres absolus 159 noms, la magistrature 187, les professions libérales 143, la bourgeoisie 72, la main d'œuvre 61, en tout 623. Ces chiffres ne prennent leur valeur qu'en les rapportant au nombre absolu des individus composant chaque classe sociale. C'est là le côté délicat du calcul. Odin arrive ainsi aux chiffres suivants : noblesse 159, magistrature 62, professions libérales 24, bourgeoisie 7, main d'œuvre 0.8. Ces coefficients représentent d'une manière assez légitime la valeur littéraire des trois premières, et même de la quatrième classe, qui n'était non plus ni illettrée ni besoigneuse. Il est évident que pour la dernière il y a à tenir compte d'une forte proportion inconnue



d'hommes de talent qui ont péri dans l'ignorance et la misère. C'est à peu près ainsi que de Candolle est arrivé à trouver (v. *Sélections*, p. 38-39), que la valeur scientifique de la classe supérieure est 20 fois celle de la moyenne, et celle-ci 10 fois celle de la classe inférieure. Il est très suggestif de voir la courbe tomber presque à pic de la noblesse à la magistrature, qui comprend cependant elle-même la noblesse de robe, et s'abaisser ensuite de plus en plus doucement jusqu'à la main-d'œuvre.

Ces résultats nous déroutent un peu. Exacts pour les temps passés, jusqu'aux hommes nés vers 1825, ils le seraient moins aujourd'hui. La magistrature et les professions assimilées (notariat, barreau) sont loin de briller aujourd'hui par leur valeur intellectuelle. C'est un axiome très reçu que si un bachelier n'est ni intelligent ni travailleur, sa place est à l'école de droit, et quand il est licencié, ce qui n'use ni ne meuble beaucoup son cerveau, s'il n'est pas assez disert pour faire un avocat, pas assez madré pour faire un avoué, pas assez flexible pour faire un sous-préfet, mais trop honnête pour faire un politicien, la magistrature est ce qui lui convient. Les magistrats d'autrefois ne valaient pas, sur certains points, beaucoup mieux que les nôtres. Ils étaient aussi rogues, amis de la table comme eux, et comme eux décevement paillards, ils n'étaient pas plus incorruptibles, et les épices pouvaient être fortement relevées, mais ils avaient l'avantage incontestable de constituer une classe plus intelligente. Les hommes bien doués n'avaient pas comme aujourd'hui le choix entre une infinité de professions intellectuelles. Les fonctions de robe étaient à peu près la seule issue possible. La fécondité très faible de la bourgeoisie en hommes de valeur s'est relevée peu à peu. Il ne faut pas oublier qu'autrefois toute famille bourgeoise un peu dégrossie ne tardait pas à être anoblée. De notre temps il n'en est plus ainsi, et la bourgeoisie

comprend des éléments qui seraient depuis longtemps passés dans la noblesse si le recrutement de celle-ci n'était pas arrêté. Quant à la noblesse, sa valeur intrinsèque paraît bien avoir baissé d'une manière constante, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.

Le graphique XXIII nous renseigne d'ailleurs sur ce mouvement de transformation. Pour la noblesse la courbe baisse lentement de 1300 à 1575. A partir de ce moment les naissances d'hommes de talent sont plus rares jusqu'après 1700, il y a un creux très marqué correspondant à la perte des familles qui ont fait l'illustration de Genève et des autres lieux de refuge. La baisse reprend et continue jusque vers 1740. Elle s'accuse fortement, et la courbe ne se relève un peu que pendant la Restauration. Ce second minimum correspond aux talents fauchés par la Révolution avant d'avoir acquis leur complète maturité, et à la diminution absolue des naissances. La magistrature, robins nobles ou roturiers, présente au contraire un maximum triomphant pendant les règnes de Louis XIII et de Louis XIV; elle s'est substituée à la partie rebelle et fugitive de la noblesse antérieure. A partir de la Révolution la courbe plonge rapidement, c'est le commencement de la période de l'abandon de la profession par les hommes intelligents. Les professions libérales, dont les commencements sont modestes, montent d'une manière presque régulière jusqu'à la Révolution. Elles prennent alors le dessus par un mouvement rapide. La bourgeoisie, dont le mouvement ascensionnel est très faible, ne monte avec un peu de vigueur que depuis 1740 jusqu'à 1800, et redescend ensuite. La main-d'œuvre a une courbe presque horizontale; malgré le changement des conditions elle ne donne pas plus de naissances d'hommes de valeur en 1825 qu'en 1700.

L'ordre des classes est à l'origine, au Moyen-Age : noblesse,



robins, professions libérales, bourgeoisie, main-d'œuvre, avec les cotes 50, 31, 10, 6, 4. Il est en 1825 : professions libérales, noblesse et magistrature, bourgeoisie, main-d'œuvre, avec les cotes 35, 18, 18, 15, 13. Cette génération née vers 1825 est celle qui s'est éteinte de nos jours, et qui a été assez peu remplacée, car ce crépuscule de siècle est aussi un crépuscule du talent.

**Importance croissante des nations aryennes.** — A mesure que la civilisation devient plus intensive, l'aptitude remarquable des Aryens à l'effort continu et calculé leur assure une supériorité plus écrasante sur les autres races. Si l'on pouvait dresser, époque par époque et nature par nature, des statistiques de toutes sortes depuis le *xiv<sup>e</sup>* siècle, on verrait que le rang des nations aryennes tend sans cesse à s'élever, tandis que celui des autres s'abaisse. Il est très curieux de constater ce mouvement même sur des catégories de faits d'une importance secondaire. Il est malheureux que ce mouvement ne puisse être étudié d'une manière continue, même pour les catégories de faits très simples, en raison de la variation incessante du domaine européen des diverses nations. La France n'a guère modifié ses limites depuis Louis XIV, sauf un instant sous Napoléon, les Iles-Britanniques n'ont pas varié, la Russie ne s'est guère agrandie en ce siècle que du côté de l'Asie, mais l'Allemagne a subi des vicissitudes extrêmes. L'ancien Empire comprenait l'Autriche et seulement une partie de la Prusse, l'Empire actuel comprend toute la Prusse et ne comprend plus l'Autriche. Quand en 1866 l'hégémonie est passée des Habsbourg aux Hollenzollern, l'Autriche s'est rejointe à la Hongrie et à la Bohême, et depuis la Bosnie s'est incorporée à l'Austro-Hongrie. Une grande partie de l'Italie, d'ailleurs variable, a fait partie jusqu'à nos jours de l'Autriche.

Sous le bénéfice de ces observations, je donne le tableau suivant de l'accroissement de la population depuis 1700 dans les divers états, en ajoutant les prévisions pour 1900 et 1950. Je crois inutile de faire des prévisions à plus longue portée, le rythme de l'accroissement de population étant variable, et l'état de l'Europe trop instable pour que les frontières actuelles puissent durer au delà d'un demi-siècle. Avant ce terme, il est probable que la tendance à l'annexion des états faibles aux plus forts aura fait disparaître une partie des états actuels. Les chiffres sont empruntés surtout à M. Levasseur.

	France	Allemagne	Angleterre	Russie	Autriche	Italie	Etats-Unis
1700	20	20	9	10	13		
1722				14			
1789	26	33	12	25	20	17	4
1801	33	36	16	33	25		5
1816	29	40	19	45	28	18	9
1830	32	35	24	46	32		13
1840	34		27	52	35		17
1850			27	54			23
1860			29				31
1872	36	40	32	73	36	26	40
1880			35				50
1890	38	49	38	113	42	31	63
1896	38	52	39	116	45	33	73
1900	38	55	40	140	47	34	76
1950	37	85	70	320	65	50	210

Ce tableau nous montre, à l'origine, la France au premier rang ; l'Allemagne, plus grande qu'aujourd'hui et comprenant l'Autriche propre, l'égale à quelques centaines de mille âmes près. La Russie ne compte encore que 10 millions d'habitants, et l'Angleterre 9. Sur 100 habitants des grands états, la France



en compte 40. Ces chiffres font comprendre la situation prépondérante de notre pays sous le règne de Louis XIV.

A l'heure présente, la France est passée au sixième rang, serrée de près par l'Italie. La Russie est devenue colossale, près de 140 millions. Les Etats-Unis, qui n'existaient pas il y a deux siècles, viennent ensuite avec 75 millions environ. Dans cinquante ans, la France ne fera plus que 3 0/0 de la population des grandes puissances, aura été dépassée par l'Italie; elle sera serrée de près par l'Espagne, qui est passée de 10 millions en 1800 à près de 20, et plusieurs états secondaires d'Amérique, le Brésil, le Mexique, marcheront à peu près de pair avec elle. Il est même possible que, malgré l'appel causé par le vide, la population de la France diminue réellement d'ici peu. Nous ne faisons figure que par la réduction de la mortalité, et, si vieux que deviennent nos vieillards, ils ne pourront indéfiniment compenser nos économies d'alcôve.

L'expansion territoriale a été immense. L'Angleterre a dans ce siècle acquis et colonisé l'Australie et d'autres parties de l'Océanie, elle a fait de l'Afrique de nouvelles Indes, et son domaine couvre 31 millions de kilomètres carrés, habités par un quart de l'humanité, environ 410 millions d'habitants. Les Etats-Unis sont arrivés à posséder plus de 9 millions de kilomètres carrés. La Russie en possède 23 millions, mais dont la moitié ne sont pas utilisables. Ce sont les trois états qui peuvent viser à l'holocratie, et entre lesquels se décidera le sort de l'humanité. Les vastes possessions coloniales de l'Allemagne et de la France sont en grande partie stériles, et à la discrétion de l'Angleterre, maîtresse des mers. On ne peut guère faire état que de l'Algérie. Encore faut-il considérer que la population européenne de ce pays est une très faible minorité, où les éléments non français ou de sang mélangé prédominent, et que tôt ou tard il s'y produira un mouvement

séparatiste si l'on continue à vouloir administrer comme un département français ce pays en tous points si différent de la France.

La richesse immobilière est dans une certaine mesure en rapport avec l'étendue du territoire. Dans les régions étendues il s'établit une certaine compensation entre les terrains fertiles et incultes, riches et pauvres. Les Etats-Unis ont certainement droit au premier rang. La surface emblavée atteint près de 40 millions d'acres, et tout le sud de l'Union est un



Fig. 29. — Type *Europæus*.

centre de production de coton et d'autres denrées sans analogues en Europe. Le sol est en outre d'une prodigieuse richesse en pétrole, en charbon, en fer, en argent. La Russie vient ensuite, avec ses immenses territoires cultivables de Sibérie. La France est plus riche, à surface égale, en raison de l'accumulation des capitaux employés à l'aménagement des terres par les générations précédentes, mais sa superficie utilisable est infiniment moindre. L'Angleterre et l'Allemagne se pla-



cent sur le même rang, la première avec une richesse minière incomparablement plus grande, mais avec un sol déprécié pour longtemps par la crise du blé. Dans ces trois pays, la moyenne de la valeur de l'hectare est plus grande, mais la différence d'étendue crée au bénéfice des Etats-Unis et de la Russie un écart qui ira en s'augmentant à mesure que la terre deviendra plus chère dans ces pays encore neufs.

M. Neymarck a donné au Congrès international de statistique de Pétersbourg l'évaluation des valeurs mobilières dans les principaux pays d'Europe. L'Angleterre tient la tête avec 182 milliards, l'Allemagne n'atteint que 92 milliards, la France, à peu près immobile tandis que l'Allemagne a doublé ses capitaux en trente ans, reste à 80 milliards. La Russie n'arrive qu'à 25 milliards, l'Autriche est à peu près au même niveau à 24,5; l'Italie atteint 17 milliards, et la petite Hollande l'égale presque avec 13,6 milliards. Les Etats-Unis, dont la fortune mobilière est évaluée à 120 milliards, s'intercalent entre l'Angleterre et l'Allemagne et progressent avec une rapidité qui les placera bientôt au premier rang.

Le tableau ci-dessous donne les principaux éléments de la situation financière des grands états en 1897, évalués en millions de francs.

	Budget	Dette	Importations	Exportations
France.....	3.416	32.350	3.956	3.598
Allemagne.....	1.766	2.994	6.081	4.733
Italie.....	1.745	12.876	1.192	1.093
Hollande.....	283	2.348	3.554	3.081
Russie.....	2.432	11.020	1.174	847
Angleterre.....	2.665	16.582	11.765	5.835
Etats-Unis.....	2.035	9.207	3.093	6.076

Le développement du budget et de la dette n'est pas toujours en rapport avec la prospérité du pays. La France en est un exemple. Depuis 1880 l'accroissement des valeurs sur lesquelles sont perçus les droits de succession est nul, et comme celui de la population, tend à passer au dessous de zéro. La richesse n'augmente donc pas, et cependant le budget et la dette s'accroissent sans discontinuer. Le mouvement du commerce a une signification plus précise. Pour bien apprécier la valeur des chiffres du tableau ci-dessus, que je tire du *Statesman's Yearbook* pour 1899, il convient de les interpréter à l'aide de cet autre tableau, emprunté au *Journal of Commerce* de New-York, 16 mars 1898.

	1840	1894	Accroissement 0/0
Royaume-Uni.....	2970	17050	573
Inde anglaise.....	460	4435	964
Australie.....	125	1700	1360
Canada.....	165	1200	721
Etats-Unis.....	1090	8050	739
Allemagne.....	1315	8650	659
Autriche-Hongrie.....	520	3100	595
Hollande.....	710	5350	753
France.....	1440	6925	480
Italie.....	775	2125	274
	9570	58585	612